

LA VÉRITÉ



Organe Central du PARTI COMMUNISTE INTERNATIONALISTE
(Section française de la IV^e Internationale)

La tyrannie nazie s'effondre.
MAINTENANT IL FAUT SE
LIBERER DU CAPITALISME
qui fomenté et résume
toutes les tyrannies.

Vive la Grève Générale ouvrière !

LE dernier numéro de *La Vérité*, publié en affiche, soulignait la nécessité d'élargir le mouvement des cheminots, jusqu'alors isolé, et de déclencher la grève générale. Nous ne nous cachons pas les difficultés de l'action ouvrière : la plupart des usines fermées, la production en pleine désorganisation, les métros arrêtés sauf sur la ligne de Sceaux, tout cela affaiblit la portée des grèves. Pourtant cela n'a pas empêché les travailleurs du métro de débrayer : la ligne de Sceaux a cessé de fonctionner. Les P.T.T. entrent en grève. Les usines débrayent : les Compteurs d'abord, Ratier etc... Tous comprennent que l'heure est venue de faire triompher les revendications ouvrières.

De même les métallos des usines licenciées doivent soutenir le débrayage des usines encore ouvertes en rejoignant leurs entreprises et en les occupant comme en juin 36. Ils pourront en outre ainsi veiller sur les machines et empêcher la mise à exécution du plan de destruction des usines prévu par l'Etat-Major d'Hitler. Si ce plan réussissait, ce serait pour demain un terrible chômage.

Les grèves actuelles manifestent la puissance de la classe ouvrière et sa discipline. Elles manifestent aussi sa volonté de lutter pour ses propres objectifs ouvriers et non pour le soutien militaire d'Eisenhower. Partout ce sont les mots d'ordre et les objectifs ouvriers qui sont mis en avant. La classe ouvrière met tout en œuvre pour abattre Hitler. Mais ce n'est pas pour faire le jeu des financiers de Wall-Street. C'est pour assurer par son action : la Paix, la Liberté, la Paix. Elle entend profiter de l'effondrement de l'appareil de répression allemand, qui a permis pendant 4 ans aux patrons de maintenir des salaires de famine, pour reprendre la lutte là où elle a été interrompue en 36.

Les faiblesses du mouvement sont assez évidentes et expliquent la lenteur de sa généralisation :

D'abord l'ordre de grève a été lancé par les F.F.I. Les travailleurs ne comprennent pas l'utilité, pour aider les alliés, d'occuper les usines fermées qui ne servent pas la production de guerre allemande. Surtout ils ne pensent pas qu'il soit nécessaire de s'exposer à la répression pour aider l'avance déjà foudroyante des blindés américains. D'où un certain frottement.

Le mouvement prendrait une toute autre ampleur si on lui rendait son véritable sens de classe : pour nos salaires, pour le rétablissement et l'élargissement des conquêtes de Juin 36. Il faut suivre avec discipline les mots d'ordre de grève des syndicats, élire sans délai le comité de grève, établir des contacts avec les divers comités de grève de la localité, puis des autres localités. Etendre l'occupation de masse également aux usines licenciées. Renforcer et armer toujours mieux les milices d'usines et de quartier pour la protection du mouvement contre les jaunes et les forces de répression. Rien ne doit arrêter la grève avant la victoire complète de nos revendications. Ne comptons que sur nos propres forces. Cette fois il faut aller jusqu'au bout. Pour cela il faut ressouder l'unité d'action des travailleurs. C'est l'esprit des proposi-

tions de Front Unique que le Comité Central de notre Parti adresse en ce moment aux directions des Partis Communistes Français et Socialiste.

Une autre faiblesse encore plus grave de la grève des cheminots est l'absence de collaboration avec les cheminots allemands. Les cheminots allemands avaient déjà manifesté leur solidarité de classe, lors des massacres d'Asque, en cachant des cheminots français. Cette fois-ci encore ils n'ont rien fait pour briser la grève (on ne nous signale qu'une seule exception). Au contraire dans plusieurs centres, ils ont apporté leur soutien actif. Qu'a-t-on fait pour gagner leur aide ? Si l'exemple de fraternisation donné par quelques dépôts avait été suivi, nous aurions été plus forts contre la répression.

N'est-il pas intéressant de noter que le commandement hitlérien n'a pas osé utiliser les soldats de la Wehrmacht contre les grévistes. Partout seuls les S.S. et les Feldgendarmes sont venus prendre des otages dans les gares et dans les dépôts. L'arrestation des otages est du reste la preuve sévère de ce retard de la révolution allemande. Les soldats quoiqu'ils soient hostiles à Hitler et à la guerre, suivent encore leurs officiers parce qu'ils ne voient d'issue nulle part. Les Alliés ne leur promettent que le démembrement de l'Alle-

magne et l'esclavage de ses travailleurs. Le gouvernement soviétique n'a pas un langage différent ; le parti Socialiste et le P.C. font écho à leurs bourgeois nationaux. Devant une telle attitude le soldat allemand pense : « Les travailleurs sont divisés, l'ouvrier français se conduit en ennemi de l'ouvrier allemand. Il veut notre malheur comme Churchill et Roosevelt. Il veut encore continuer à combattre pour obtenir les meilleures conditions de paix. » Ainsi on renforce l'autorité d'Hitler et de ses généraux, on prolonge inutilement les massacres de millions et de dizaines de millions d'hommes dans les deux camps.

Même *Le Populaire* comprend maintenant le danger qu'une telle attitude fait courir non seulement aux travailleurs allemands mais encore à tous les travailleurs et même aux partis « démocratiques ». Il appelle maintenant au soutien de la Révolution populaire en Allemagne. Mais comment soutenir la révolution allemande sans mener une active politique de fraternisation et sans rompre soi-même l'Union sacrée avec la bourgeoisie jusqu'au boutiste ?

Tendons une main fraternelle aux travailleurs allemands en uniforme de cheminot ou de soldat. EN AVANT POUR UN NOUVEAU JUIN 36, JUSQU'À LA VICTOIRE COMPLETE.

Les premiers Comités d'usines à Argenteuil

Dans la métallurgie, la grève se généralise à partir du 16 août, malgré la manœuvre générale du patronat qui, comme à La Lorraine, chez Goodrich et dans de nombreuses autres boîtes renvoie les ouvriers juste avant que le mot d'ordre d'occupation soit lancé.

★ A LA LORRAINE, le patron fait garder son usine par un piquet de filles vichyssoises devenues F.F.I. Leur mission est de garder la boîte contre les pillards, mais bien plus encore contre les travailleurs.

★ JUMO dans la grève. La direction allemande profita de la débâcle pour partir sans payer ses ouvriers. Le matin, les ouvriers massés à la porte de l'usine s'aperçurent qu'ils étaient volés et qu'ils avaient travaillé pour rien pendant une quinzaine. Au portail de chez Jumo, Charlot, l'homme de confiance des Allemands, essaya de calmer leur colère et de les empêcher d'entrer. Mais les gars ne se laissèrent pas faire. Certains commencèrent à se dédramatiser sur le matériel. Mais l'immense majorité des travailleurs comprit la nécessité des solutions collectives. Ils bousculèrent l'agent des capitalistes allemands et entrèrent dans l'usine. Charlot fut renvoyé de l'usine. Commence en 1936 des ouvriers commencèrent l'occupation et, maîtres de leur usine

élurent immédiatement un Comité provisoire de 3 membres, puis un **Comité d'usine de 27 membres**, avec des représentants de tous les ateliers représentant le bloc unanime. Le Comité organisa aussitôt les divers services : le service du ravitaillement et le service d'ordre. **La commission du ravitaillement s'aperçut d'abord que les repas distribués par la direction lui coûtaient 3,75 frs.** et qu'elle faisait ainsi un énorme bénéfice en volant les ouvriers. Le chef de la cantine fut aussitôt renvoyé et, avec les réserves les ouvriers organisèrent une cantine gratuite.

Pendant ce temps, le Comité d'usine s'occupe des salaires en cours. Le préfet voulait allouer aux ouvriers l'aumône du fonds de chômage. Les délégués protestèrent et le maire d'Argenteuil leur fit allouer 75 % du salaire. La somme sera remise globalement au Comité d'usine qui effectuera le partage.

Quant à la quinzaine volée par la direction, la lutte continuera jusqu'à la victoire pour la récupération. Certains camarades parlèrent même qu'on vende les machines jusqu'à concurrence des salaires dus (ce qui aurait pour conséquence regrettable que l'usine ne pourrait plus tourner).

Le service d'ordre fut également organisé. Les ouvriers étaient décidés à protéger énergiquement l'usine contre les pillards et contre les ban-

des armées qui essayaient de sortir les ouvriers de l'usine. Malheureusement, les ouvriers n'étaient pas armés. Les groupes de résistance qui virent, alternativement avec les Allemands, réquisitionner l'essence stockée dans l'usine refusèrent de donner des armes aux ouvriers. Aussi cette nuit, un groupe de pillards armé de mitraillettes tira sur les ouvriers et vint voler de l'essence.

A noter l'attitude des F.F.I. : Les F.F.I. qui gardaient La Lorraine pour le compte du patron « patriote », n'étaient ni plus ni moins que des filtes, brigadier en tête. Hier, ils pourchassaient les ouvriers pour le compte de Vichy et d'Hitler. Aujourd'hui, ils protègent le patron aux ordres des Américains. D'abord à trois reprises, ils essayèrent d'empêcher les ouvriers d'occuper JUMO, en leur annonçant par exemple que l'usine était minée. « Pas de journaux ouvriers ! Pas de C.G.T. illégale » ajoutent-ils. Ensuite ils mènent campagne contre les représentants ouvriers. Aux dernières nouvelles, ils profitent de ce qu'ils ont des armes pour exiger des ouvriers qu'ils renoncent à diriger leurs luttes et qu'ils reconnaissent la direction de Charlot, cet agent des capitalistes allemands et hitlériens !

Pourvu qu'ils défendent les capitalistes, leur propriété et leurs agents les filtes se soucient peu de leur nationalité. Quant aux F.F.I., elles montrent dès maintenant leur visage anti-ouvrier : elles sont composées avant tout des filtes, des officiers réactionnaires. Non seulement elles préparent la relève des bandes fascistes pro-allemandes, mais en pleine grève générale sous la domination de Hitler, elles jouent le rôle de briseurs de grève.

Les ouvriers de JUMO le comprennent de plus en plus. Ils com-

A Suresnes, nos affiches pour la grève générale, sont lues par des foules de travail'eurs. Les S.S., mitraillettes au poing, les obligent à les lacérer.

DEFENDEZ LA LIBERTÉ DE LA PRESSE OUVRIÈRE !

prennent la nécessité de s'armer.

Dès maintenant ils comprennent aussi la solidarité des usines. Hier, 10 ouvriers délégués par eux ont grimpé sur un chassis et sont allés haranguer ceux de B.M.W., d'AMIOT, de GNOME ET RHONE. Partout ils ont été acclamés. Former un comité inter-usines : voilà la voie de la victoire.

Demain, même si les F.F.I. réussissent à arrêter le mouvement, la grève de JUMO restera par là un exemple pour la classe ouvrière de toute la région parisienne. C'est la première usine qui constitue son Comité d'usine. Ce n'est pas la dernière.

Argenteuil, 19 août.

★ **B.M.W.** Les ouvriers suivent l'exemple de JUMO, élurent leur comité d'usine, participèrent à celui de JUMO. Le Comité d'usine récupéra 150.000 frs. pour la quinzaine, dans les Bureaux de Paris. La lutte continuera pour la paie et pour les 100 %.

Fait à noter : Un des principaux dirigeants du mouvement est un **faciste** : voilà la véritable façon de « tendre la main » aux ouvriers catholiques, dans l'action de classe.

★ **Aux COMPTEURS de MONTROUGE.** Dès le 10 août au soir, les ouvriers débryèrent pour appuyer les cheminots, malgré l'opposition des chefs. Le directeur « patriote » fait discrètement appel aux Feldgendarmes qui arrivent, mitraillettes au poing et liquident la grève.

Demain, il appellera de la même façon les gendarmes américains.

LA GRÈVE DES CHEMINOTS DANS LA RÉGION PARISIENNE

UN magnifique mouvement général des cheminots s'est déclenché dès le mercredi 9 août à l'appel de la Résistance et de la C.G.T. illégale.

A Noisy-le-Sec, au Landy, à la Plaine, à La Folie, aux Batignolles, à Montrouge, à Chatillon, dans tous les dépôts et dans toutes les gares les cheminots ont débryé.

Pour le général Kœnig, chef des F.F.I., cette grève est une aide militaire apportée aux Alliés. Il lance les cheminots les premiers dans la bagarre, sans tenir compte des mitraillettes des S.S. et des Feldgendarmes, sans que le mouvement soit appuyé par la Grève Générale dans les grosses boîtes de la métallurgie, des industries chimiques, de l'aviation : il veut un mouvement « patriotique » qui sacrifie les cheminots pour empêcher quelques trains de réserve d'arriver au front. Pour lui, les cheminots ne sont que des soldats au service des Alliés et de la bourgeoisie française. De Gaulle a déclaré sans détour qu'il faudra reprendre le travail dès que les Alliés seront là.

Pour les cheminots, cette grève a été surtout l'expression de leur force et de leur volonté d'agir pour arracher à la S.N.C.F. des revendications urgentes et obtenir la libération des otages du 14 juillet. Ils ne doivent reprendre le travail que lorsque toute satisfaction leur sera accordée : l'augmentation de 50 %, les 3.000 frs. de traitement minimum, etc... Ce que veulent les cheminots, c'est faire valoir leurs droits, comme en juin 36. La grève déborde le cadre « patriotique » qu'on veut lui assigner.

Nos militants ont été partout au premier rang des mouvements, en militants ouvriers et en syndicalistes dévoués. Dans les notes qu'ils nous transmettent et que nous publions dans cette page, ils signalent que partout l'idée des Comités de grève a fait petit à petit son chemin. Partout, les ouvriers ont manifesté un magnifique esprit de classe et ont débordé les consignes des F.F.I. pour faire de leur grève une grève pour les intérêts de la classe ouvrière.

★ Aux ateliers de MONTROUGE.

Jeu 9 août, vers 9 h., des gars armés viennent nous dire de débryer. Il faut obtenir la libération des otages du 14 juillet, l'augmentation des salaires, des primes en argent et des réserves de ravitaillement. Tout le monde débrye. Des copains sont envoyés dans les autres dépôts faire les liaisons. Des piquets de grève sont placés aux portes.

★ A la S. A. G. E. M. (Ateliers de Chatillon).

La grève commence rapidement aussi. A un chef qui rouspète parce que les gars ont pénétré dans son bureau : *Je suis le chef ici, il y a un copain qui répond : « Ce sont les ouvriers qui commandent aujourd'hui ».*

Décidément, le « Front National » ne « tient » pas devant les faits. C'est ce qu'observent quelques copains : « On nous dit qu'il faut marcher avec les patrons, mais en même temps nous demandons à ces patrons une augmentation qu'ils ne veulent pas nous accorder ».

C'est juste. Et les gars sont décidés à faire plier notre nationale S.N.C.F. qui nous accorde des salaires de famine.

Lorsque les Feldgendarmes arrivent vers 11 h., nous sommes obligés de reprendre place devant les machines, mais la grève perdue marche à fond, nous ne « sortons » strictement rien.

Le soir, à la sortie, des gars sont chargés d'avertir l'équipe de nuit. Celle-ci marche à fond pour la grève. Le lendemain, vendredi, les Feldgendarmes arrêtent des gars. Il y a main-

tenant du flottement. *Ce n'empêche pas les copains d'élire le Comité de grève, comme les métallos l'ont fait en juin 36.* Mais nous sentons que la répression devient très dangereuse. Nous décidons de quitter le dépôt et de ne reprendre l'occupation que lorsque les conditions le permettront. « Nous continuerons la grève jusqu'à la victoire, même si les Américains sont là », disent les copains.

Depuis, malgré les convocations individuelles, personne n'a repris le travail.

★ A LA CHAPPELLE.

La grève a commencé le jeudi après-midi. Au début, le mouvement est assez flottant, car les ouvriers ne veulent marcher que pour la classe ouvrière et non pour Eisenhower. Le vendredi, 16 cheminots sont arrêtés par la Gestapo. Le samedi, le travail reprend pour éviter la fusillade aux 16 gars arrêtés. Après les 3 jours de congé la grève reprend à l'appel de la C.G.T. qui fixe les revendications. Mais aucune directive ne précise s'il faut occuper ou non.

Le jeudi, un tract du Parti Communiste Internationaliste donne les mots d'ordre suivants : *Occuper l'usine. Elire le Comité de grève. Prendre contact avec les autres ateliers et usines. Appeler les ouvriers du quartier à soutenir la grève. Former des piquets. Fraterniser avec les cheminots et les soldats allemands.*

★ **Aux BATIGNOLLES.** Des ouvriers sortent le drapeau rouge !

★ **A LA FOLIE.** Un cahier de revendications est établi, le contact est pris avec les usines environnantes.

Un exemple de fraternisation entre cheminots

NOUS extrayons de La Tribune des Cheminots, organe de la direction illégale de la Fédération des cheminots, l'information suivante :

« A LA ROCHE, les cheminots allemands arrachent 10 cheminots français des mains des russes blancs.

« Le 14 juillet, 2 russes blancs se font tuer en voulant désarmer une mine placée sous une plaque tournante. Furieux, les autres mettent au mur 10 cheminots et une femme pour les fusiller.

« Les cheminots allemands interviennent, et un de ceux-ci, à bout d'arguments, se place au mur avec les français. Les russes blancs n'ont pas osé tirer. Les français sont sauvés par ce cheminot allemand. »

Et La Tribune ajoute : « C'est un bel exemple de fraternisation qui sera souvent répété dans les jours qui viennent ». La Tribune des Cheminots a parfaitement raison. Mais l'exemple ne sera répété que si les ouvriers français apparaissent aux cheminots allemands comme des frères de classe. En réalité, que fait le Parti Communiste Français et la Fédération illégale des cheminots : ils traitent le soldat et le cheminot allemand de « boches », ils appellent à leur extermination.

La Tribune dit par exemple dans un autre article : « Mort aux envahisseurs allemands ». C'est ainsi qu'on empêche travailleurs français et travailleurs allemands de se tendre la main, au grand profit de Hitler et des bourgeois de tous les pays.